

J. Fransen


LA REVUE DE HOLLANDE

PQ  
2048  
.F7  
1915

U of OTTAWA



39003002428364



Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto



Extrait de:

# LA REVUE DE HOLLANDE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, DOCUMENTAIRE

Paraissant une fois par mois

Directeur: G. S. DE SOLPRAY

**Rousseau,**  
Directeur de Conscience d'une Comtesse Bentinck  
par J. FRANSEN.

PARIS  
GEORGES CRES et Cie  
B<sup>d</sup> S<sup>t</sup> Germain 116



LA HAYE  
Plaats 24 — A. W. SIJTHOFF  
Editeur à Leyde





PQ

2048

.F7

1915





## ROUSSEAU,

Directeur de Conscience d'une Comtesse Bentinck,

par J. FRANSEN.

Après la publication de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Emile*, plus d'un des admirateurs de Rousseau s'adressait à lui pour demander son avis sur des questions de la vie conjugale ou d'éducation. Tel grand seigneur du XVIII<sup>e</sup> siècle qui n'était pas satisfait de la vertu de sa femme ou qui ne savait que faire de son petit garnement de fils le consultait, croyant qu'il possédait la panacée contre toutes sortes de chagrins de famille ou de déceptions pédagogiques. La correspondance de Jean-Jacques (publiée dans l'édition de ses *Œuvres et correspondance inédites*, par Streck-eisen-Moultou) nous en fournit les preuves.

Mais qu'on ait invoqué son secours contre une épouse trop vertueuse cela nous semble un cas assez rare pour qu'il justifie la publication intégrale de quelques lettres échangées entre le grand écrivain et John-Albert, Comte Bentinck et sa femme. Commençons par faire observer que John-Albert n'était pas le seul membre de la maison comtale de Bentinck qui s'intéressât aux ouvrages et aux



idées de Jean-Jacques. Dans une lettre que Rousseau adresse le 28 décembre 1763 à son éditeur et ami Marc-Michel Rey à Amsterdam, il le prie de faire une visite de remerciement au comte de « Binting » et de lui dire que l'approbation des hommes qui pensent comme lui consolent l'écrivain de bien des disgrâces (la condamnation de l'*Emile* à Paris et en Hollande). Il ajoute : « Je ne pense pas qu'il eût eu besoin de mes avis pour bien élever sa famille, il est de ceux qui savent trouver la règle en eux-mêmes. »

Il s'agit ici de Willem Bentinck, seigneur de Rhoon et Pendrecht, issu du second mariage de Hans-Willem Bentinck (qui avait suivi Guillaume d'Orange en Angleterre et était devenu le premier Duc de Portland) avec la fille de William Temple.

Son frère Charles était aussi un des fervents de Rousseau. Il a même invité son auteur admiré à faire un séjour chez lui, invitation que Rousseau décline dans une autre lettre à Rey (datée de l'Isle St. Pierre au lac de Bienne le 18 octobre 1765), où il promet à son ami de faire tout son possible pour passer en Hollande et le prie de lui chercher une petite chambre commode et chaude, car dit-il : « j'ai toute la considération possible pour M. Charles de Bentinck, mais je veux être logé chez moi. »

C'est le second fils de Willem Bentinck de Rhoon et Pendrecht, John-Albert, né en 1737, qui croyait devoir se plaindre de sa femme Renira, fille du Baron de Serooskerken, qu'il avait épousée en 1763.

A l'âge de 15 ans déjà il était entré comme volontaire dans le service maritime de l'Angleterre et en 1758 il avait été promu capitaine de frégate. Jusqu'à sa mort, en 1775, il s'est distingué par sa bravoure.

Etant sans charge de 1762 à 1766, il se trouvait en 1764 à La Haye. C'est de là qu'il adresse à Rousseau la première des lettres que nous reproduisons, ainsi que les réponses de Jean-Jacques, dans l'orthographe des originaux.

Bentinck écrit :

La Haye ce Vendredi 28 Décembre 1764.

Peut-être monsieur serez vous surpris de recevoir une Lettre d'un inconnu, peut-être le serez vous encore davantage d'en voir le sujet : J'ai lu vos écrits, et si je ne vous rends justice, vous avez assurément bien de mérite ; mais comme je sçais que vous n'aimez pas les compliments, je n'en ferai point.

Sachez donc, Monsieur, que je sers dans la flotte de Sa Majesté



Britannique ; j'ai 27 ans et ne me suis jamais conduit de façon à empêcher mes amis de m'avancer au rang de Capitaine de Haut bord, Poste que j'ai l'honneur de remplir depuis plus de 6 ans, à ce que j'espère, sans honte et sans reproche. Je ne vous dis mon âge que pour vous porter à lire avec patience cette lettre, outre qu'il est nécessaire que vous sachiez en gros mon histoire, pour que je puisse vous faire comprendre ce que je désire de vous.

Après la guerre je me suis marié, et je veux me plaindre à vous de ma femme ; vous pouvez nous être utile à tous deux, et je ne puis croire que Vous me le refuserez ; Voici donc son histoire et mes griefs ; peut être ne sont ils pas communs, mais cependant ils sont vrais.

Ma Femme a 21 ans, elle est assez grande, pas du tout Laide, bien faite, douce, Gaye, Tendre, sage et vertueuse, en un mot Elle est faite pour la société conjugale ; Elle a des talents pour la musique, le Dessin, le Tour, et autres ouvrages d'adresse, qu'Elle a cultivé avec assez de succes, et qui la guardent chez Elle au point qu'Elle ne sort que rarement. Elle sort pourtant, plus par raison que par choix et n'est jamais si contente, qu'au moment qu'Elle r'entre chez Elle ; Elle a beaucoup de connoissances, quelques amies, et l'estime de tout le monde. Elle a un fils qu'elle aime comme les femmes de cet age aiment leurs enfants, Elle a lu votre Emile avec un plaisir et des attendrissements qui montrent la bonté de son cœur, et Elle en a profité plus que je n'avois espéré, vu son age et sa sensibilité, et sur tout Elle admire Sophie. Je dis ceci pour vous prouver que vous avez beaucoup d'influence sur son Esprit, et vous engager par là à vous en prevaloir. Mais, direz vous, quel sujet de plainte peut vous donner une personne telle que vous venez de me depeindre ? Les voici.

Premierement Je ne puis jamais reussir à la convaincre qu'Elle fait bien ce qu'Elle fait ; Elle croit toujours qu'une autre le fait mieu, et cela est cause qu'Elle le fait avec embarras, et moin bien qu'Elle ne peut en effet.

2° Elle a (Je ne dirai pas un amour, comme nous avons eter marier un an et demi, mais) une amitié si demesurée pour moy, qu'Elle ne porte que mal la plus courte separation. Elle scait que j'aime le service et que J'y ai des vues, de façon que l'idée d'une guerre est pour son Esprit un fardeau insupportable. Parlez en, et tout est perdu ! Elle pense en grand et à merveille, quand Elle veut, sur tous les sujets, mais pour celui là, Je n'ose y toucher, aussi ne le fais je que rarement ou pour la punir de quelque plaisan-



terie qu'elle peut m'avoir fait. Un exemple vous transportera mieux chez moi que 100 pages.

Elle aime beaucoup à monter à cheval, et Elle sait que j'aime à la mener en Biroche ; Il s'agissoit donc l'été passé de savoir comment nous irions à une partie qui devoit avoir lieu le lendemain. Elle veut absolument aller en chaise, et moi tout aussi absolument à cheval ; après une longue dispute Je lui ordonnai finalement de dire d'abord ce qu'Elle aimoit le mieux faire, et cela devoit décider sans appel. Je croyois être le maître chez moi ; Elle dit « nous irons en chaise », Je n'avois rien à dire, et la vengeance étoit d'autant plus complète, que Je suis sûr qu'Elle m'a obéi. Vous devez présenter voir, Monsieur, ou J'en veux venir ; Vous avez donné bien des bonnes leçons à ceux qui ne savent pas être bons, mais vous n'avez encore rien dit pour le bonheur et l'agrément de ceux qui le sont trop. Il y en a si peu, dirrez-vous, que cela ne m'est encore venu dans l'esprit ; cela se peut ; mais dès qu'il y en a, la petitesse du nombre ne fait que rendre la tâche plus digne de vous.

Si vous aviez une heure de loisir que vous voulussiez sacrifier à me répondre, et m'obliger, Vous lui dirriez, dans ce style qui vous est tout à fait particulier, que les jeunes femmes savantes et effrontées n'en imposent qu'à des gens dont le mépris, même la haine, est un honneur. Vous lui dirriez que le mérite solide n'est point offusqué par une grimace, que l'apparition d'une coquette ne fait qu'en relever l'éclat ; vous pourriez encore lui faire voir que son bonheur et son contentement sont à l'épreuve des événements, et que même dans cette absence qu'Elle craint tant, Il y a des correspondances régulières, des petits services, des rencontres imprévues, mille autres satisfactions, plus douces qu'une vie entière passée ensemble dans la mollesse, qui dédomagent amplement de toutes les inquiétudes passées, mais qui ne sont que pour les âmes sensibles qui savent penser. Vous avez là un sujet bien vaste pour exercer votre Éloquence ; Elle viendra d'autant plus à propos, que Ma Femme attribue tout ce que Je lui dis là-dessus à la partialité dont Elle m'accuse pour Elle.

Je ne veux plus vous ennuyer, J'ajouterai simplement qu'Elle compte accoucher dans 5 ou 6 mois, et je sais qu'Elle souhaite autant que moi que vous voulussiez être parrain de l'enfant, Elle ignore pourtant que je vous écris sur son sujet. Si vous daignez vous étendre autant sur ce sujet que Je le souhaiterois non seulement vous me procureriez un grand plaisir, mais, vu la partialité qu'elle a pour vous, Vous me rendriez un vrai service. En attendant per-



mettez moy de vous prier de ne regarder, en tout cas, la peine que Je vous donne que comme un hommage que rend a la vertu un de ses plus fideles et zélés sectateurs et tributaires ; Jugez par la des sentiments avec lesquels je suis Monsieur.

Votre tres humble et tres obeissant serviteur et ami

J. BENTINCK.

P.S.

Au cas que ce soit une Fille, je souhaitterois fort qu'Elle s'appelât Sophie, et encore plus qu'Elle lui ressemblât.

De bonne grâce Rousseau se prête aux intentions de son correspondant. Il lui répond :

A Motiers Travers — le 27 Jan. 1765.

Je suis pénétré, Monsieur, des temoinages d'estime et de confiance dont vous m'honorez mais comme vous dites fort bien, laissons les compliments et s'il se peut allons à l'utile. Je ne crois pas que ce que vous desirez se puisse executer avec succès d'emblée et dans une seule lettre que Madame la Comtesse sentira d'abord être vôtre ouvrage. Il vaut mieux ce me semble puisque vous m'assurez qu'elle est portée à bien penser de moi, que je fasse avec elle les avances d'une correspondance qui fera naître aisément les sujets dont il s'agit et sur lesquels je pourai lui presenter mes réflexions de moi-même à mesure qu'elle m'en fournira l'occasion. Car il arrivera de deux choses l'une : ou m'accordant quelque confiance elle épanchera quelquefois son honnête et vertueux cœur en m'écrivant, et alors la liberté que je prendrai de lui dire mon sentiment autorisée par elle-même ne pourra lui déplaire : ou elle restera dans une reserve qui doit me servir de regle, et alors n'ayant point l'honneur d'être connu d'elle de quel droit m'ingérer a lui donner des avis ? La lettre ci-jointe est écrite dans cette vue et prépare les matieres que nous aurons a traiter si ce texte lui agréé. Disposez de cette lettre, je vous supplie pour la donner ou la supprimer selon qu'il vous paroitra plus convenable. En verite, Monsieur, je suis enchanté de vous et de votre digne épouse. Qu'aimable et tendre doit être un mari qui peint sa femme sous des traits si charmans ! Elle peut vous aimer trop pour votre repos mais jamais trop pour votre merite, ni vous l'aimer jamais assez pour le sien. Je ne connois rien de plus interessant que le tableau de votre union et tracé par vous-même. Toutefois voyez que, sans y songer, vous m'avez donné peut-être a sa delicatesse quelque raison particu-



lière de craindre votre éloignement. Monsieur, les cœurs sensibles sont faciles à blesser, tout les allarme et ils sont d'un si grand prix qu'ils valent bien les peines qu'on prend à les contenter. Les soins amoureux des nouveaux époux bientôt se relâchant les marques d'un attachment durable, fondé sur l'estime et sur la vertu sont moins frivoles et sont plus d'effet. Laissez à votre femme le plaisir de sacrifier quelquefois ses goûts au votre mais qu'elle voye que vous cherchez votre bonheur dans le sien et que vous la distinguez des autres femmes par des sentiments à l'épreuve du tems. Quand une fois elle sera bien convaincue de la solidité de votre attachment elle n'aura pas peur que vous lui soyez enlevé par des folles. Pardon, Monsieur, vous demandez des avis pour Madame la Comtesse et c'est à vous que j'ose en donner. Mais vous m'inspirez un intérêt si vif pour votre union qu'en vous parlant de tout ce qui me semble propre à l'affermir je crois déjà me mêler de mes affaires.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

J. J. R.

La lettre qu'il avait jointe à cette réponse et qui était destinée à la Comtesse était ainsi conçue :

A Motiers-Travers le 26 Jan. 1765.

J'apprens, Madame, que vous êtes une femme aussi vertueuse qu'aimable, que vous avez pour votre mari autant de tendresse qu'il en a pour vous et que c'est à tous égards dire autant qu'il est possible. On ajoute que vous m'honorez de votre estime, et que vous m'en préparez même un témoignage qui me donnera l'honneur d'appartenir à votre sang par les devoirs. En voila plus qu'il ne faut, Madame, pour m'attacher par le plus vif intérêt au bonheur d'un si digne couple et bien assez, j'espère, pour m'autoriser à vous marquer ma reconnaissance pour la part qui me vient de vous des bontés qu'a pour moi monsieur le Comte de Bentinck. J'ai pensé que l'heureux événement qui s'approche pouvoit selon vos arrangements me mettre avec vous en correspondance, et pour un objet si respectable, je sens du plaisir à la prévenir. Une autre idée me fait livrer à mon zèle avec confiance. Les devoirs de Monsieur le Comte de Bentinck l'appelleront quelquefois loin de vous. Je rends trop de justice à vos sentiments nobles pour douter que si le charme de votre présence lui faisoit oublier ces devoirs vous ne les lui rappelliez vous-même avec courage comme un amour fondé sur la vertu



peut sans danger braver l'absence il n'a rien de la mollesse du vice, il se renforce par les sacrifices qui lui coutent et dont il s'honore à ses propres yeux. Que vous êtes heureuse, Madame, d'avoir un mérite qui vous met au-dessus des craintes et un epoux qui sait si bien en sentir le prix. Plus il aura de comparaisons à faire plus il s'applaudira de son bonheur; desirez qu'il ait bien vu le frivole eclat des folles quand il reviendra pres de vous. Dans ces intervalles vous passerez un tems tres doux à vous occuper de lui, des chers gages de sa tendresse a lui en parler dans vos lettres, a en parler a ceux qui prennent part à votre union. Dans ce nombre oserai-je, Madame, me compter aupres de vous pour quelque choses ? J'en ai le droit par mes sentimens, essayez si j'entends les vôtres, si je sens vos inquietudes, si quelquefois je puis les calmer. Je ne me flatte pas d'adoucir vos peines, mais c'est quelque chose les partager et voila ce que je ferai de tous mon cœur. Recevez, Madame, je vous supplie, les assurances de mon respect.

J. J. R.

Rentré dans la flotte anglaise Bentinck adressa de Londres à son confesseur une lettre de remerciemens datée du 7 mai 1765. Il dit :

« Apres la facon obligeante dont vous avez pris ma derniere lettre, Monsieur, Je suis reellement honteux d'avoir si longtemps trainé a vous en remercier. Mais j'ai depuis quelque temps eu des affaires qui m'ont donné beaucoup d'occupation, et j'ai voulu vous ecrire a loisir.

J'ai remis a ma femme votre lettre aussitôt qu'Elle m'est parvenue, Elle l'a lue avec un plaisir indicible, Vous avez sa reponse ci jointe.

Permettez moy de vous dire que vous n'avez pas bien deviné son caractere ; Vous supposez donc que si l'agrement de la Société me faisoit oublier mes devoirs Elle me les r'appelleroit : Jusqu'a un certain point vous lui rendez justice, Elle honnore ce sentiment, Elle l'admireroit pratiqué par une autre, mais on n'agit pas toujours comme on raisonne; et je doute fort de son courage dans ce cas la: Elle m'a meme avoué que sa plus grande satisfaction seroit de me voir quitter le service, et tout ce qu'Elle a pu gagner sur Elle, a été de n'en pas parler la premiere. J'ignore au reste d'ou vous avez pu soubconner que mon eloignement put jamais lui faire craindre pour notre attachement, et que c'étoit cela qui lui en rendoit l'idée insupportable : Non, Monsieur, Je vous assure que ce n'est qu'exces



d'amitié, ce n'est que l'effet de sa grande tendresse, peut être un peu de manque de réflexion ; Elle voudroit vivre et mourir avec ce qu'Elle aime ; mais pour la jalousie, c'est la dernière passion qui troublera jamais son bonheur, c'est la dernière à laquelle je lui donnerai jamais lieu, Elle voit trop comment je regarde les folles pour qu'elles lui donnent la moindre inquiétude ; nous les méprisons tous deux trop pour les craindre. Eh ! Monsieur pourquoi demander pardon du plus beau passage de votre lettre ? cet avis que vous deignez me donner m'est d'autant plus agréable que je ne vous en avois pas encore demandé pour moy même, et qu'il me prouve plus que tout autre chose, la part que vous prenez en ce qui me regarde.

Je dois encore ajouter quelque chose sur le sujet de ma Femme, c'est de ne pas juger de ces sentiments pour vous, par la réserve que vous croiriez appercevoir dans sa lettre : Je n'ai pas lu l'incluse ; aussi je n'en juge que par ce que je connois de son tour d'esprit ; ce que je sais, c'est qu'Elle cherche la Vertu et la vérité, et vous sçavez, Monsieur, les mettre dans un point de vue si touchant que ce que vous lui direz ne pourra que lui être agréable et utile. Je dis au reste ceci pour moy aussi bien que pour Elle, et quoique j'ose encore me plaindre d'Elle, et vous prier de l'exhorter à se mieux conduire, si aux leçons que vous lui donnerez vous voulez bien ajouter quelques mots pour moy, soyez assuré, Monsieur, que je le regarderai comme la marque la moins équivoque de vos sentiments en ma faveur.

Comme parain d'un de mes enfants Je m'envais vous regarder, Monsieur, comme une vieille connoissance ; Je vous avoue même que c'est un des avantages qui m'ont porté à vous offrir cet engagement. Peut être donc n'attendrai je pas votre réponse pour vous écrire encore, quand j'aurai l'esprit plus tranquille que je ne l'ai à présent : et quoi que nous serons tous deux charmés si vous en voulez faire autant avec nous, cependant nous n'exigeons de vous que ce qui ne vous dérangera en aucune façon. Jusqu'à présent je n'ai fait qu'entamer une correspondance assurément bien agréable et bien flateur pour moy, mais d'overnavant Je toucherai des autres cordes, à mesure qu'Elles me viendront dans l'esprit ; et réellement si vous entrez dans mes idées comme vous avez fait çidevant, je ne scaurai que penser de vous, ce que je sais pour sur c'est que je mérite quelque bonté de votre part en vertu des sentiments d'estime et de l'attachement respectueux avec lequel Je suis pour toujours

Monsieur Votre très humble et très obéissant serviteur

J. BENTINCK.

La Comtesse elle-même avait écrit à son directeur de conscience

Londres, ce 10 May 1765.

Monsieur,

Il y a bien du tems que je me suis proposée de vous repondre, mais j'ai remis de jour en jour ayant été beaucoup dissipée tout cet hiver ; Monsieur Bentinck me montre la copie de la lettre qu'il avait eu l'honneur de vous écrire pendant son séjour en Hollande a son retour ici, je crains qu'il ne vous ait parlé trop avantageusement de moi ; je ne puis me flater de meriter la manière dont il s'explique sur mon sujet. Monsieur Bentinck vous mande que j'ai lu Emile et que je l'ai goûté, je compte le lire et le relire a mesure que mes enfants grandiront et le suivre autant que je pourai ; car je serai charmée de voir mes enfants aussi heureux qu'Emile et Sophie paroissent L'Être ; on dira que c'est presque impossible ; il est sur que je ne puis leur souhaiter rien de mieu que de les voir jouir du meme bonheur que moi, et cela n'est pas impossible puisque le cas est et je vous assure qu'il egale tant celui de vos jeunes gens que je n'ai jamais souhaité de l'être autant que je suis.

Vous voulés bien me permettre Monsieur, de vous communiquer mes chagrins et vous offrir pour les partager, il est sur que dans les absences que Monsieur Bentinck sera obligé de faire j'aurois souvent besoin de bons conseils, et de raisonnement sur son absence, je serai charmé de recevoir des lettres de vous Monsieur sur ce sujet, vous me dites qu'il y a bien des occasions dans ces tems de se rendre des petits servisses qui donnent de la satisfaction, j'en convien, et ferai mon etude de les saisir et il est sur que le plaisir qu'on a de se revoir apres quelque tems d'absence vaut bien les travers qu'on resent pendant ce tems ; Il y a une chose de bien desagreceable dans les voyages en mer qui sont les peux d'occasion qu'on a de recevoir des lettres, et L'incertitude qu'il y a d'en avoir.

Je compte être en couche dans une couple de mois, Monsieur Bentinck vous comuniquera d'abord de qui vous etes le parain. Il vous écrit par cette poste mais ne veut me montrer sa lettre qu'apres que la miene soit fermée, Il me dit qu'il se plaint de moi et que je le gronderai, si ces plaintes sont dans le meme gout que dans la precedente il seroit imposible de le faire quand on en auroit envie.

J'ai L'honneur d'être Monsieur

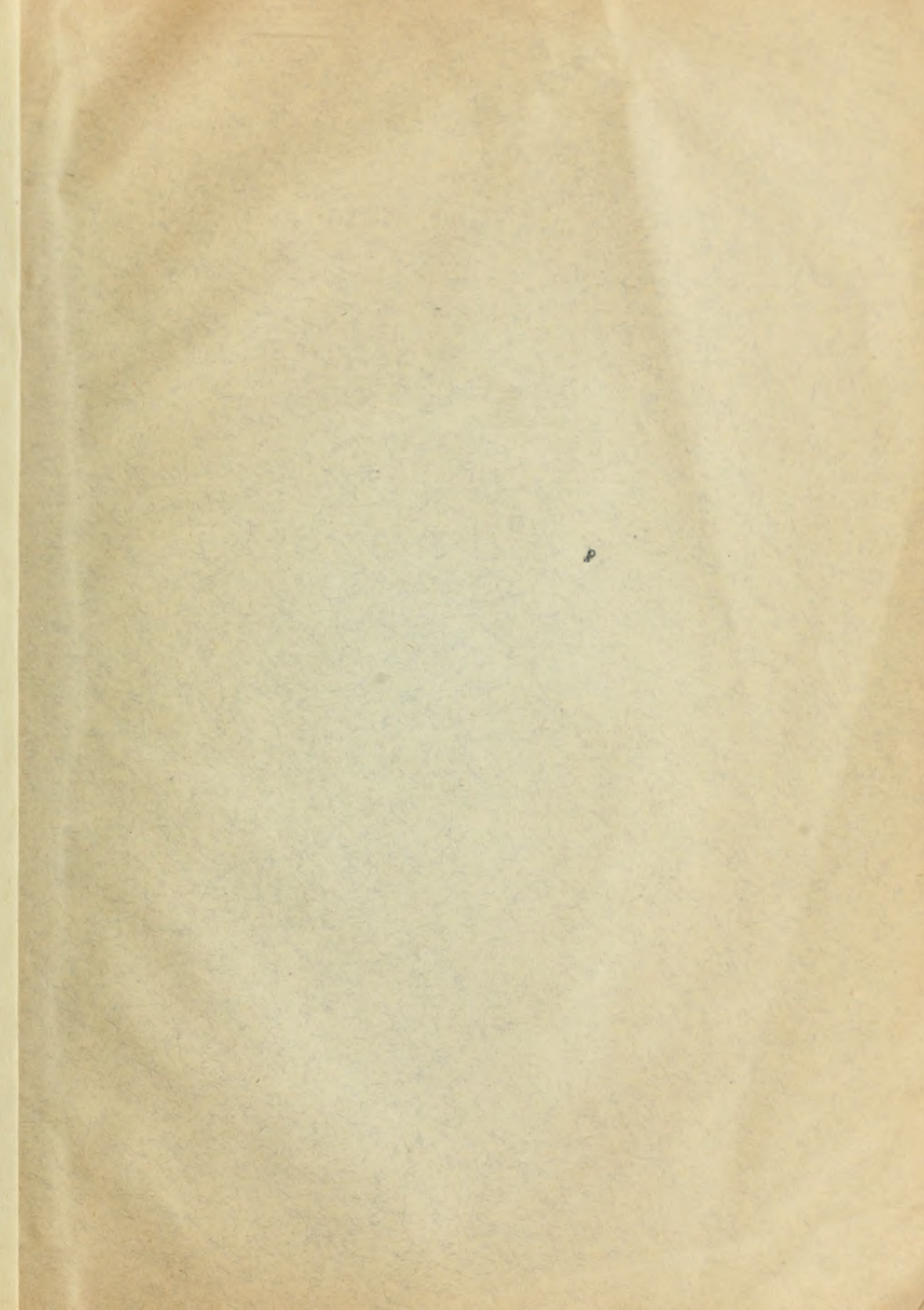
Votre tres humble et tres obeisante servante

R. BENTINCK.











La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

ANDE

frs. 25.—  
frs. 27.50  
fl. 12.50  
frs. 30.—

fl. 1.25  
frs. 2.50  
frs. 2.50

ez l'éditeur,

LES COLLABORATEURS CONSERVANT TOUTE LEUR INDEPENDANCE, RESTENT SEULS RESPONSABLES DES ARTICLES DONT ILS SONT SIGNATAIRES.

TOUTE TRADUCTION OU REPRODUCTION DES ARTICLES DE LA REVUE  
EST INTERDITE.





a39003



002428364b

CE PQ 2048

.F7 1915

COO FRANSEN, J. ROUSSEAU,

ACC# 1341516



